

Créativité dans la tradition

Une interview d'Adolfo Nicolàs s.j.

● ● ● **Tomasz Kot s.j.**, Varsovie,
rédacteur en chef de « Przegląd Powszechny »
Jan Koenot s.j., Bruxelles,
provincial de la Belgique flamande

T. K. et J. K. : *Certaines personnes nomment le Général des jésuites, « le pape noir ». Vous venez de rencontrer à deux reprises Benoît XVI. Au vu de sa lettre adressée à votre prédécesseur le Père Kolvenbach au début de la Congrégation générale,² comment vous situez-vous maintenant vis-à-vis du pape ?*

Adolfo Nicolàs : Outre l'aspect personnel de telles rencontres et mon élection - qui m'a rapproché de la personne du pape -, ce que nous avons fait à la Congrégation est en gros de réaffirmer notre plus ancienne tradition. Et c'est une vraie consolation de savoir que nous l'avons renouvelée de façon si paisible. Elle a trait à notre identité de jésuite au sein de l'Eglise, à ce que nous sommes dans l'Eglise.

A propos de l'expression *pape noir*, de par ce renouvellement vécu à la Congrégation, elle ne signifie rien. Elle fait partie des expressions populaires mais n'a vraiment aucun fondement. Le Supérieur général de la Compagnie de Jésus n'est pas à la tête d'une sorte d'organisation parallèle à l'Eglise : il est le leader d'un groupe qui existe pour servir l'Eglise. Si nous voulons identifier notre place dans l'Eglise, la meilleure expression est celle d'Ignace : « la plus petite Compagnie ». Juste un groupe parmi tant d'autres, qui tente de servir le peuple de Dieu, ni plus ni moins. L'Eglise peut se passer des jésuites, mais ils ne peuvent fonctionner sans elle.

La 35^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus s'est tenue à Rome du 7 janvier au 6 mars 2008. Organe suprême de la Compagnie, elle a élu le Père Adolfo Nicolàs comme nouveau Supérieur général des jésuites. C'est lui qui définira en partie les grandes orientations de la Compagnie pour les années à venir. Cette interview a été réalisée deux jours après son élection.¹

- 1 • Ces questions ont été préparées avec la collaboration d'Albert Longchamp s.j., provincial des jésuites de Suisse, et de Carlo Casalone s.j., vice-directeur de *Aggiornamenti Sociali*.
- 2 • Extrait : « Je saisis... l'occasion... pour offrir... quelques considérations qui vous encouragent et vous stimulent à réaliser toujours mieux l'idéal de la Compagnie, tel qu'il est décrit dans ces paroles qui vous sont familières : "Combattre pour Dieu sous l'étendard de la Croix et servir le Seigneur seul et l'Eglise son épouse sous le Pontife romain, vicaire du Christ sur la terre" (*Exposcit debitum*, 21 juillet 1550). Il s'agit d'une fidélité "particulière", sanctionnée pour beaucoup parmi vous par un vœu d'obéissance directe au Successeur de Pierre. De cette fidélité, qui constitue le signe distinctif de votre Ordre, l'Eglise a encore plus besoin aujourd'hui... Je souhaite vivement que la présente Congrégation réaffirme clairement le charisme authentique de votre Fondateur, pour encourager tous les jésuites à promouvoir la vraie et saine doctrine catholique. » (n.d.l.r.)

église

Ce changement en moi, ce changement de perspective, me place dans une relation avec l'Eglise qui demeure authentiquement paisible. Je ne crois pas que la loyauté à l'Eglise ou à la hiérarchie, ou que la coopération ou l'affection dans notre relation avec le pape n'ait été un obstacle pour la Compagnie quant à sa créativité, sa hardiesse, son dynamisme ou sa liberté de pensée. Alors pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ? Ce n'est que lorsque nous réduisons nos concepts à d'étroits canaux rigides et gênants que nous limitons nos manières de servir le Seigneur.

Cela signifie au fond que nous voulons continuer à être universel et en lien étroit avec l'Eglise. En lien donc avec le pape, que saint Ignace considérait comme le mieux placé pour connaître les besoins de l'Eglise universelle. Pour moi, l'expérience de cette Congrégation générale à propos de notre relation au Saint-Siège

a permis la redécouverte d'un élément qui appartient au cœur de notre tradition.

Etonnamment, le pape a mentionné des jésuites connus pour leur grande créativité : De Nobili, Ricci, ainsi que les réductions au Paraguay.

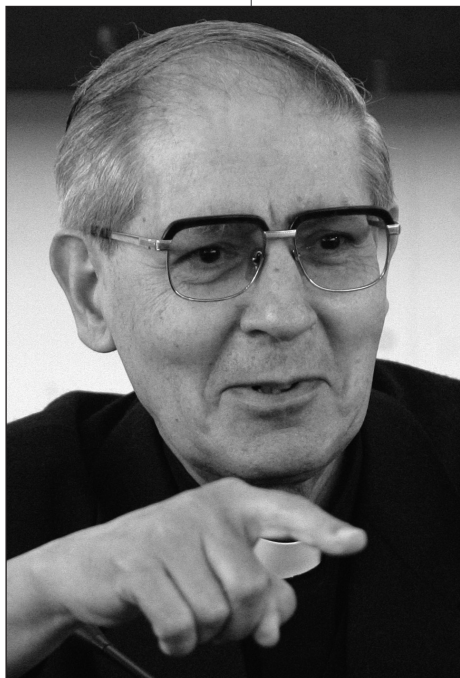
C'est juste. Notez bien : c'est le pape qui en appelle à la créativité. Alors qu'il demande l'obéissance, il précise : une obéissance ouverte à la créativité. Ce n'est pas comme s'il s'agissait d'obéir « sur la base de décisions d'autrui », ce qui ne serait pas une vraie obéissance d'ailleurs (il faudrait lui donner un autre nom !). L'obéissance signifie que nous cherchons *ensemble* le meilleur pour le Royaume de Dieu, ce qu'est la volonté de Dieu, ce qui est bon pour les gens.

Ne pensez-vous pas que la créativité des jésuites dans l'Eglise n'est pas toujours très bien perçue ?

Beaucoup de gens ont une fausse idée de l'obéissance. Ils pensent qu'obéir, c'est laisser de côté les talents reçus, ne pas oser penser ou être créatif, abandonner des choses pour devenir une sorte d'esclave, de robot qui exécute la pensée d'un autre. Ce ne serait donc pas une authentique façon d'être humain. Cette vision ne corrobore en aucun cas la notion d'obéissance !

Autre chose : certains pensent que pour assurer leur sécurité, ils doivent oublier la créativité, mais ce n'est là qu'un manque d'imagination ! J'ai lu quelque part qu'une personne sans imagination est très encline à la violence car elle ne voit pas d'autres moyens de réagir face à une situation difficile. La créativité, c'est précisément ce qui nous ouvre aux différentes possibilités.

Adolfo Nicolàs,
35^e Congrégation
générale des jésuites,
mars 2008, Rome



Pour moi, un apôtre, un pasteur, un curé, un enseignant ou un éducateur sans imagination ni créativité serait un véritable fléau ! Il ne ferait qu'imposer aux autres sa seule et unique approche, limitée, contrainte et rigide. Ce serait contre-productif pour tout le monde.

Au cours de l'histoire, la religion a cependant très souvent fomenté la violence.

Parce que la religion a très souvent été manipulée en une sorte d'idéologie à sens unique qui n'est pas la religion. Prenons le dialogue théologique avec l'islam ou le bouddhisme. Il est voué à l'échec s'il démarre sur des conclusions. Il faut commencer par les questions premières. Que s'est-il passé pour que l'on se mette à réfléchir sur ces questions et qu'on en vienne à telle ou telle conclusion ? Se pencher sur ce qui s'est produit au départ, aide à mettre le doigt sur l'expérience originelle qui a conduit à ces conclusions que nous affirmons être nos credos.

Pourquoi parle-t-on de Trinité ? Parce qu'il y a une très riche expérience qui conduit toute la communauté à parler de Trinité, et non pas parce que deux théologiens ont commencé un jour à réfléchir et ont trouvé la solution au problème. Ce serait trop abstrait ! Inversement, le manque d'expérience commune est la raison pour laquelle on ne peut pas parler de Trinité avec les musulmans : il y a là une incompréhension totale en raison de nos divers points de départ. Il faut en fait se demander : « Comment est-ce que nous faisons l'expérience de Dieu ? » et voir ensuite comment cela mène les hommes à en parler de différentes manières.

Ce n'était pas la première fois que vous participiez à une Congrégation générale. Quelles particularités a présentées la dernière ?

D'abord, la formidable expérience d'échanges mutuels entre les jésuites malgré leur grande diversité. Cela a été la Congrégation la plus variée jamais vécue. Lors de la 34^e, nombreux étaient encore les supérieurs européens travaillant en Afrique, Asie et Amérique Latine. Maintenant nous avons une plus grande présence de représentants nés et actifs dans les Eglises locales. Or, malgré ce large éventail de provenances, le sentiment d'être unis est très fortement ressorti. Par exemple, les Indiens (le plus grand groupe) n'ont, volontairement, jamais réagi comme un seul bloc. L'un d'entre eux a expliqué : « Nous sommes venus ici pour servir l'Eglise universelle, la Compagnie tout entière, nous n'avons pas de "positions de bloc". »

Cela a été la même chose pour d'autres grands groupes nationaux. On a pu voir de la variété parmi les Africains, les Indiens, les Asiatiques, les Américains, les Européens... Il n'y avait aucun clan, parti ou groupe avec des intérêts spécifiques. Ce fut extraordinaire.

La Congrégation vous a-t-elle aidé à entrer dans l'ordinaire de votre charge ?

Et comment ! J'ai fortement senti son appui. Je n'ai pas entendu ces deux derniers mois, des confrères me dire : « Fais de ton mieux », puis rentrer chez eux. Au contraire, beaucoup d'entre eux m'ont épaulé de manière constante et de tant de façons différentes. J'ai vraiment senti leur proximité. Institutionnellement, ils m'ont également donné de très bons collaborateurs et conseillers. Je ne m'y attendais pas car certains

d'entre eux étaient indispensables dans leurs provinces !

La manière dont les dernières Congrégations générales (de la 32^e à la 34^e) ont formulé l'engagement de la Compagnie pour la « justice et la paix », la « foi et la culture », la « foi et le dialogue interreligieux » a été perçue par d'autres plutôt comme un langage idéologique que l'expression d'une conversion profondément spirituelle. Qu'en dites-vous ? La Compagnie est-elle devenue une ONG ?

Pas du tout ! Même si je peux comprendre pourquoi certains pensent ainsi. Avec la 32^e Congrégation, la Compagnie pénétra dans le territoire des systèmes, des idéologies, de l'analyse sociologique, etc. Pour beaucoup de jésuites, c'était *terra incognita*. Et lorsque vous entrez en territoire inconnu, au début, vous avancez à tâtons. C'est vrai, on a fait des erreurs et parfois même nous avons été partiaux en critiquant ceux qui accomplissaient leur ministère de manière plus traditionnelle. Ce furent des temps difficiles, mais également des années de recherche en aveugle pour de nouvelles aires d'apostolat.

Bien que je ne fusse pas moi-même pleinement engagé à l'époque dans le travail social (j'enseignais alors la théologie), j'avais de très bons amis impliqués dans ce ministère et je les ai vus tenter de vivre à 100 % leur charisme jésuite. Certains ont même redécouvert la spiritualité ignacienne grâce au travail social.

Si le cœur est droit, vous pouvez jeter quelqu'un dans le noir : tôt ou tard, il s'en sortira. Et je crois que la Compagnie est en train de trouver son chemin, même si parfois des jésuites ou des personnes extérieures à l'Ordre ont été trop

impatients. On voulait trouver la bonne voie dès le départ mais ce n'était pas possible. Chaque fois que vous avez à prendre une grande décision pour un groupe ou une communauté, une période d'incertitude plus ou moins longue s'ensuit.

Si je me réfère à certaines expériences du passé, des supérieurs locaux ignoraient peut-être comment discerner et conduire la situation. On a perdu de très bons jésuites parce que leurs supérieurs ne savaient pas comment gérer les nouveaux défis et qu'ils les ont plongés dans un dilemme qui avait un sens vingt ans auparavant mais qui n'avait plus lieu d'être dans la nouvelle situation. Aux frontières, on ne peut pas suivre la loi usuelle. Aux frontières, on a besoin d'une autre loi, précisément celle des frontières. Certains supérieurs ignoraient ou ne comprirent pas tout cela. J'ai vu d'excellents amis quitter la Compagnie bien qu'ils n'eussent pas à le faire ni ne le souhaitaient.

De nos jours, les supérieurs sont plus à même de discerner car ils ont vu la bonté de ceux qui sont restés ; ils se sont rendu compte que ceux-ci ne travaillent pas dans l'apostolat social pour devenir des stars, mais parce qu'ils se sentent vraiment concernés par les pauvres. Ils veulent vivre l'Evangile dans sa plénitude et, en même temps, garder le sens de la recherche spirituelle dans le contexte précis de leur travail. J'ai vu des gens totalement immergés dans le travail apostolique créer des espaces de spiritualité, même dans les pays non-chrétiens ; ils se sont rendu compte que nombre d'ONG et de travailleurs sociaux avaient besoin de spiritualité, d'un lieu de repos où ils pourraient s'arrêter et se ressourcer afin de garder la dimension humaine et ouverte de leur engagement.

Parcourant le monde, les jésuites s'engagent pour la paix et la justice, ainsi que pour l'environnement, mais ils semblent manquer d'instruments qui les gardent spirituellement éveillés...

Ce que vous dites est tout à fait vrai. On a mis de côté toute une série de pratiques de la foi sans les remplacer par d'autres alternatives. Pendant un temps, on a évolué dans une sorte de vide. L'ancien était devenu inutilisable, mais nous n'avions pas d'alternatives. Nombre d'entre nous étions secoués, même apeurés. Certains proposèrent de revenir au bon vieux schéma d'alors. Mais nous avions surtout besoin d'un temps de créativité. La nouvelle spiritualité qui a émergé de ce changement requiert bien plus qu'au-paravant.

Jadis, lorsque vous aviez exercé quelques pratiques et que vous les conserviez, vous pouviez continuer à être aussi égoïste qu'avant. Et nous l'avons été quant à la manière dont nous abordions ces anciennes pratiques ! La nouvelle donne exige bien plus, car elle est toujours en lien avec les pauvres et les personnes qui sont à terre, touchant la souffrance de leur vie jour après jour. Cette nouvelle spiritualité naissante demande donc bien plus : qu'une personne soit consistante avec la totalité d'elle-même. Nous ne pouvons pas mentir, nous cacher derrière un habit ou des pratiques. Nous devons prendre conscience que la réelle intégration prend place à l'intérieur de nous. Il ne s'agit pas d'une dévotion particulière ; nous devons intégrer ce qui se passe autour de nous, en l'amenant à l'intérieur de nous, dans notre propre cœur.

Un livre m'a beaucoup impressionné l'année dernière : *The Great Transformation* de Karen Armstrong.³ C'est l'analyse de l'âge axial que forment quatre cultures (dont trois sont asiatiques) : la Chine, l'Inde, Israël et la Grèce. Karen Armstrong commence son étude à partir du IX^e siècle avant J.-C., en montrant combien l'esprit humain progresse. Toutes les sagesse se rejoignent sur un point (Socrate et Jérémie, Confucius, Lao Tseu et les Upanisads) : elles réalisent que rien de purement externe ne peut sauver quelqu'un. Le vrai processus est interne à la personne.

Lorsqu'on traverse une crise, on finit par se rendre compte, encore et encore, que le chemin d'intégration est intérieur. On peut certes trouver des aides à l'extérieur, peut-être même des indices, mais finalement, c'est une question de chemin intérieur. Il me semble qu'Ignace a vécu cette expérience bouleversante et qu'il nous l'a léguée.

T. K. et J. K.

(traduction : Th. Schelling)

église

**Jésuites :
un nouveau
Général, des défis**

Un dossier à
consulter sous
www.choisir.ch

3 • *The Great Transformation : The Beginning of Our Religious Traditions*, Knopf, 2006, 496 p. (n.d.l.r.)